—As-tu par hasard quelque chose en vue ?
 —Oui.
 —Quoi donc ?
 —Que penserais-tu de la situation de directeur des travaux dans une grande usine pour la construction des machines et mécaniques appropriées aux chemins de fer ?
 —Cela dépasserait toutes mes espérances.
 —Eh bien, j'ai l'espoir d'obtenir pour toi cet emploi.
 —En France ?
 —Tout près de Paris. Voici comment : Un ingénieur mécanicien français, qui a réalisé une grande fortune à New-York, vient de revenir dans la mère-patrie avec l'intention d'y créer des ateliers semblables à ceux qu'il possédait aux Etats-Unis. Cet ingénieur est mon client. Je viens d'avoir la chance de lui rendre un très important service ; j'ai donc le droit incontestable de lui demander une faveur qui deviendra pour lui une excellente affaire. En ce moment il dirige la construction d'immenses ateliers sur les bords de la Seine, à Courbevoie, et bientôt il doit faire appel à l'élite des dessinateurs, des mécaniciens ajusteurs, etc., etc. Je t'assure que ton engagement bien en règle sera le premier signé, par le grand inventeur, qui se nomme Paul Harmant.
 —Paul Harmant, répéta Lucien. Serait-ce l'associé de James Mortimer, de New-York ?
 —Lui-même. Je vois que son nom t'était connu.
 —Qui ne connaît ce nom ? C'est à Paul Harmant que l'industrie doit les machines à coudre silencieuses, et la machine à guillocher perfectionnée dont mon père, qui lui aussi était un inventeur, avait eu autrefois l'idée, m'a dit ma tante.
 —Eh bien, tu deviendras le bras droit d'un homme de talent, dit Georges.
 —Ah ! mon ami, si tu fais cela, quelle reconnaissance ne te devrai-je pas ?
 —Je crois que tu peux regarder la chose comme faite ; mais pas un mot à qui que ce soit de notre entretien et de ma promesse. Les demandes vont affluer. Je tiens fort à ce que la mienne soit la première en date. Laisse-moi donc agir, et compte sur moi. Tu sais que tu dînes avec nous.
 —Mais... commença Lucien.
 —Oh ! point d'excuses ! interrompit Georges ; je te préviens que je n'en accepterais aucune, même celle d'un travail pressé. Tu rattraperais demain le temps perdu ! Je t'ai, je te garde. Résigne-toi.
 —J'accepte donc, mon ami, et avec bien de la joie !
 —A la bonne heure ! Quelle charmante soirée nous allons passer !
 Georges frappa sur un timbre. La vieille servante parut.
 —Un couvert de plus, Madeleine, lui dit le jeune avocat. Renforcez votre menu, et au corton, cher à mon tuteur, joignez deux bouteilles de champagne.
 Madeleine sortit et l'entretien se renoua.
 —Vous disiez, il y a un instant, monsieur, que votre père était un inventeur, n'est-ce pas ? demanda Etienne Castel à Lucien.
 —Oui, monsieur.
 —Seriez-vous le fils de monsieur Jules Labroue dont l'usine fut incendiée il y a vingt-et-un ans ?
 —Oui, monsieur, et mon malheureux père mourut assassiné au milieu de l'incendie.
 —Ton père assassiné ! fit Georges avec étonnement. Tu ne m'avais jamais raconté ce drame terrible.
 —C'est que je l'ignorais moi-même, mon cher Georges. Pendant mon enfance et ma première jeunesse, on m'avait tout caché pour m'éviter une trop écrasante émotion. Je n'ai appris l'effrayante vérité qu'à l'époque de la mort de ma tante.
 Lucien ajouta, en s'adressant à Etienne :
 —Vous connaissiez mon père, monsieur ?
 —Je ne l'avais jamais vu, mais j'entendis parler, comme tout le monde, de la tragédie d'Alfortville, et le nom fort estimé de Jules Labroue resta gravé dans ma mémoire.
 L'artiste se disait tout bas :
 —Etrange caprice de la destinée qui fait du fils de la victime le plus intime ami de l'assassin !
 —Le criminel a-t-il été puni ? demanda Georges.
 —Une femme, déclarée coupable de meurtre et

de l'incendie, a été condamnée à la réclusion perpétuelle, répondit Lucien.
 —Une femme ! s'écria Georges.
 —Oui. Elle avait pris la fuite. Elle a été arrêtée dans le presbytère d'un village situé à quelques lieues de Paris.
 Georges jeta sur Etienne Castel un coup d'œil interrogateur.
 —Tu ne te trompes pas, mon ami, répondit l'artiste à ce coup d'œil. La femme dont parle monsieur Labroue est bien celle dont je t'ai parlé tout à l'heure, qui figure au premier plan du tableau que je te destine.
 —Ainsi, demanda vivement Lucien, vous avez vu cette femme ?
 —Je l'ai vue et je lui ai parlé.
 —Où donc ?
 —Au presbytère du village de Chevry, chez le digne abbé Laugier, l'oncle de Georges.

LVI

—Et, reprit Lucien, quelle femme était-ce ?
 —Une belle et forte créature dont le visage paraissait sympathique à tout le monde, répondit Etienne. Elle semblait cruellement souffrir.
 —Elle niait son crime, n'est-ce pas ?
 —Avec énergie. Elle se prétendait innocente et victime de fausses apparences.
 —Elle ne mentait peut-être pas.
 —Georges et Etienne regardèrent Lucien avec curiosité.
 —On l'a condamnée, fit Etienne.
 —Eh ! monsieur, qu'est-ce que cela prouve ? A chaque page des fastes de la justice humaine on trouve des erreurs judiciaires.
 —Tout se réunissait pour l'accabler. Les preuves de culpabilité abondaient.
 —Et si les preuves étaient menteuses ! Avez-vous suivi le procès, monsieur ?
 —Oui, de la façon la plus attentive. Je voulais savoir si cette femme nous avait dit vrai ?
 —Et votre conviction après les débats ?
 —Fut que l'accusée pouvait être coupable.
 —Qu'elle "pouvait être !" répéta Lucien en soulignant ces deux mots par l'étonnement. Donc vous n'oseriez point affirmer la culpabilité, et si vous aviez fait partie du jury vous vous seriez prononcé pour la négative.
 —C'est possible, dit Etienne après un instant de réflexion. C'est même probable.
 Lucien continua :
 —J'ai lu le procès, moi, monsieur. Ma tante avait conservé les journaux de l'époque, où il était relaté tout au long. Je suis convaincu que l'accusée était innocente. Ma tante d'ailleurs, avant de mourir, m'a donné l'assurance qu'elle n'avait jamais cru Jeanne Fortier coupable, quoique les apparences furent contre elle.
 —Ah ! murmura Georges, cette malheureuse femme se nommait Jeanne Fortier ?
 —Oui, répondit Lucien ; puis, s'adressant à Etienne Castel : Vous souvenez-vous, monsieur, de ce qu'elle alléguait pour sa défense ?
 —Parfaitement. Un misérable, contremaitre à l'usine d'Alfortville, la poursuivait de son amour et convoitait la fortune de votre père, se proposant de quitter la France avec l'argent volé, et d'emmener Jeanne. Cet homme, qui se nommait Jacques Garaud, lui avait écrit, (disait-elle), une lettre où se trouvait la preuve indiscutable du crime médité et accompli par lui. Mais cette lettre, elle ne put la produire.
 —C'est vrai, dit Lucien, et pourtant, soyez certain que la lettre existait. Le contremaitre Garaud était bien le voleur, l'incendiaire, l'assassin.
 —Vous oubliez que cet homme est mort victime de son dévouement !
 —Rien n'est moins sûr. Je ne crois point à cette mort, et ma tante n'y croyait pas non plus.
 —Il faut pourtant se rendre à l'évidence.
 —Dans le cas présent, je la conteste. La conviction de ma tante est devenue la mienne. Je me suis promis de faire un jour tout ce qui dépendrait de moi pour arracher son masque au véritable assassin de mon père, et pour obtenir la réhabilitation de la pauvre créature injustement condamnée.
 —Démâquer l'assassin, répliqua l'artiste. A quoi cela vous servirait-il ? Vingt-et-un ans se sont écoulés depuis le crime commis. Il y a prescription. La loi est impuissante.

—Que m'importe ? Si la justice humaine ne peut me venir en aide, je me vengerai sans elle. Je ferai justice moi-même.
 —Savez-vous, demanda Etienne, si Jeanne Fortier existe encore ?
 —Je l'ignore, mais je le saurai.
 —Si tu le désires, je m'en inquiéterai, dit Georges, ma situation au palais, mes rapports fréquents avec des magistrats de tous les degrés, me mettent à même d'être renseigné plus facilement que toi.
 —En le faisant tu m'obligeras beaucoup.
 —C'est donc convenu...
 —Mais, reprit Lucien, nous avons bien assez parlé de moi et de ce qui m'intéresse. Occupons-nous de toi. Es-tu satisfait ?
 —Autant qu'on le puisse être. Je n'ai rien à envier. Mon excellent tuteur est resté mon meilleur ami. Les clients savent le chemin de mon cabinet. Je travaille, je réussis. Que pourrais-je souhaiter de plus ?
 —Mais...une femme...
 Georges se mit à rire.
 —Une femme ! répéta-t-il, j'ai le temps d'y songer. Je crois du reste que je ferai comme mon tuteur, je resterai garçon. Jusqu'à présent, le célibat est ma vocation. Est-ce aussi la tienne ?
 Lucien rougit jusqu'au blanc des yeux.
 —Non, répliqua-t-il, mais il faut que j'aie une position avant de penser au mariage.
 Georges avait vu la rougeur de son ami. Il répliqua :
 —Je l'avoue.
 —Et peut-être même as-tu pris des engagements ?
 —J'en conviens, et ce sont justement les engagements pris qui me font dire qu'avant de me marier il faut que je me trouve sur un terrain solide. Lucie, la jeune fille qui sera ma femme, est aussi pauvre que moi. C'est une orpheline sans famille, élevée par charité, mais une âme pure, un cœur d'or, une angélique bonté. De plus elle est travailleuse comme une abeille.
 —Et tu l'aimes ?
 —De tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces. Sans elle il ne saurait exister de bonheur pour moi.
 —Eh bien, il faut espérer que ta position se fera vite et que tu pourras être heureux. Je m'invite d'avance à ta noce !
 En ce moment Madeleine vint annoncer que le dîner était servi sur table. Les trois hommes passèrent à la salle à manger. Le repas fut gai et se prolongea longtemps. Ce fut seulement à onze heures que Lucien quitta son camarade de collège, et le peintre Etienne Castel, devenu lui aussi son ami pendant cette soirée.
 —Travaille et compte sur nous, lui dit Georges en lui donnant une dernière poignée de main.
 Et le jeune homme descendit, le cœur gonflé d'espérance. Si Lucien se sentait joyeux, Lucie était fort triste. Toute la soirée la fille de Jeanne Fortier avait attendu avec une impatience, puis avec une anxiété grandissantes, le retour de son fiancé.
 Lui serait-il arrivé quelque chose de fâcheux ? se demandait-elle.
 Et un frisson d'angoisse passait sur sa chair. Enfin, à onze heures et demie elle entendit la lourde porte donnant sur la rue se refermer. Elle prêta l'oreille. Des pas résonnèrent dans l'escalier. Ces pas se rapprochaient rapidement de l'étage qu'elle habitait. D'une main agitée elle entra ouvrit la porte de sa chambrette.
 —Est-ce vous, monsieur Lucien ? demanda-t-elle tout bas.
 Sa voix tremblante était à peine distincte.
 —Oui, ma chère Lucie, répondit le jeune homme.
 L'enfant sentit son effroi se dissiper.
 —J'étais bien tourmentée, savez-vous ! dit-elle. J'avais peur !
 —Peur ? Pourquoi donc ?
 —Jamais vous n'êtes rentré si tard ! Je me figurais des choses terribles, une chute, un accident, il me semblait qu'il avait dû vous arriver malheur.
 —Eh ! bien, ma chère petite Lucie, il vous semblait mal. Il ne m'est arrivé que des choses heur-